

Patrick Declerck, 2001, Les naufragés. Avec les clochards de Paris, Paris, Plon, coll. Terre Humaine, 458p., bibl., illustr., lexique.

S'il est une question qui a fait l'objet d'un consensus marqué dans le domaine de l'itinérance urbaine, c'est bien celle de la difficulté d'en donner une définition précise. La fragilité du lien social, la précarité de la situation personnelle et la vulnérabilité sur le plan socio-affectif renvoient à une multitude de termes classificatoires et catégorisant ; sans-abri, sans domicile fixe, marginaux, itinérants urbains, errants, clochards, vagabonds, mendiants sont des termes qui renvoient immédiatement à des dimensions particulières du vécu : le logement et son absence, le trottoir, la manche, la solitude, la puanteur, la crasse, les corps déchiquetés, la désocialisation...

Patrick Declerck a décidé de les appeler clochards, " parce qu'il faut bien leur donner un nom. Celui-là n'est en rien meilleur que les autres, sinon qu'il renvoie à des images partagées, en France, et par tout le monde. " (p.12). Il suffira au lecteur de se reporter à la bibliographie de l'auteur (pp. 439-443) pour se rendre compte, s'il n'en avait pas déjà conscience, de la multitude des études d'anthropologie sociale et culturelle, d'ethnologie urbaine, de sociologie de la déviance, de psychologie sociale et autres monographies menées par des spécialistes en sciences sociales, aussi bien que par ces journalistes qui ont endossé le statut d'ethnographe l'espace de quelques mois, le temps d'une enquête obscure conduite sur le terrain, dans l'ombre de ces corps à bout. Les essais de conceptualisation et de théorisation du monde de la cloche tendent globalement à classer et à enfermer le sujet dans une sphère hermétique de comportements à l'aide d'un langage ésotérique en total décalage avec la clarté apparente de la précarité du vécu quotidien. En ce sens, Les naufragés se pose comme une contribution qui se distingue.

Comme le souligne Yves Mamou, il est difficile de situer cet " OLN (Objet Littéraire Non identifié)". Mais est-il seulement pertinent de vouloir le situer ?

L'ouvrage s'ouvre sur une question qui en dit long sur les difficultés d'écriture auxquelles l'auteur a été confronté " Ce livre, j'ai mis bien trop longtemps à l'écrire " (p.14). Car s'il faut percevoir ce groupement humain comme une société distincte, développant des références et des stratégies particulières au sein d'un rapport lui-même particulier au social, pour Declerck, cette société n'existe que " par défaut, composée d'instables et ponctuels agrégats d'individus plus ou moins isolés dans le silence ou la vocifération de leurs délires éthyliques ". Qu'en est-il alors " du statut épistémologique d'une ethnographie du désordre, du chaos, du néant ? " (p.14).

Routes, première partie de l'ouvrage, transporte le lecteur au cœur de cette " culture de la place publique ". " La vie dans la rue ? On mendie. On boit. On s'engueule. On se bat. On se calme. On reboit. On dort. On recommence. Par dessus tout, on s'ennuie. " (p.27). Patrick Declerck a suivi les clochards dans la rue, dans les centres d'hébergements, à l'hôpital ; il a entrepris une ethnographie du proche et du quotidien ; il a réalisé des entretiens à la Maison de Nanterre en tant que psychanalyste et a développé une méthodologie, elle aussi, inclassable. Celle-ci peut être discutable, sur le plan éthique, celui-là même qui régit les obligations de transparence du chercheur de terrain vis à vis de ses informateurs. Pour se rendre compte de l'intérieur, il s'est fait " ramasser incognito avec les clochards par la police et emmener à Nanterre, pour y passer la nuit. ". C'était pour lui " le seul moyen de savoir ce qui s'y passe vraiment " (p.44). Ces principes éthiques et déontologiques deviennent futiles, voire caducs, au regard de la relation particulière construite avec les sujets. " Qui étais-je ? Ethnologue ? menteur ? psychanalyste ? voyeur ? voyou ? Tout le monde s'en foutait. A chacun sa vérité... " (p.30). Les itinéraires des expériences individuelles sont présentées à travers un ton limpide et largement accessible contribuant à dresser des portraits cliniques, tantôt attachants, tantôt révoltants, qui complètent de manière presque naturelle le discours -

retranscrit - des acteurs. Cette retranscription est d'ailleurs vidée de toute hésitation, maladresse et erreur de langage, privilégiant ainsi le sens et la portée du discours souvent voilé par une alcoolisation excessive (p.27).

L'auteur fait part des doutes auxquelles tout chercheur de terrain est parfois confronté dans la progression de son enquête. La réussite de l'ouvrage se situe justement dans cette transparence du chercheur qui livre régulièrement des éléments de sa propre existence avec ses doutes, ses hésitations, ses craintes, ses échecs d'étudiant, de chercheur ou d'homme ; sa haine aussi, contre cette femme tombée enceinte pour toucher les allocations ; contre cet homme qui, lors d'une consultation, évoque froidement le meurtre d'un enfant resté impuni ; contre l'institution, qui croyant participer à une hypothétique réinsertion du sujet en favorisant son retour dans la " normalité ", ne fait que rajouter au décès social, un décès physique . Il renvoie sans cesse le lecteur à sa propre image, à ses propres réactions ; il le transporte à ces côtés lors du récit de ces consultations. L'utilisation du " je " l'emmène un peu plus dans les vicissitudes du vécu à la fois de l'observateur et des observés.

Cartes, deuxième partie de l'ouvrage, théorise les discours et les observations en posant la réflexion à la lumière des concepts de l'ethnologie, de la psychiatrie et de la psychanalyse afin de penser le monde des clochards (p.17). Il évoque les échecs des tentatives de prise en charge institutionnelle et examine de façon critique la relation soignant-soigné (p.387), la fonction asilaire (p.319), le RMI et l'idéologie de la réinsertion sociale, élargissant ainsi le débat à l'ensemble du champ de l'aide et de l'action sociales. L'argumentation s'appuie sur une solide culture politique et philosophique qui vient convaincre un peu plus le lecteur de la pertinence de l'orientation donnée à l'étude, montrant ainsi tout ce que la psychanalyse peut apporter à la réflexion sur les processus de désocialisation. Les concepts de désocialisation et d'exclusion sociale ne constituent plus des thèmes étrangers à l'analyse des phénomènes sociaux contemporains. Ces modes particuliers de rapport au social ont été souvent interprétés comme l'envers ou l'échec de l'intégration, de l'assimilation ou de l'insertion sociale touchant aussi bien des individus que des groupes complets. Bien que désocialisation et exclusion sociale fassent référence à des univers partiellement différents, ces deux notions renvoient à la fois au processus dynamique de mise à la marge et au sens de celui-ci. Etre désocialisé ou exclu suppose une distanciation du social dans le sens d'une détérioration plus ou moins complète des conditions de vie au sens de la norme et des valeurs d'une société dominante donnée. La pertinence scientifique de l'étude se situe notamment dans la réflexion de Patrick Declerck à propos de ces concepts d'exclusion et de désocialisation. Pour l'auteur, la désocialisation apparaît comme " un ensemble de comportements et de mécanismes psychiques par lesquels le sujet se détourne du réel et de ses vicissitudes pour chercher une satisfaction, ou - a minima - un apaisement, dans un aménagement du pire. La désocialisation constitue, en ce sens, le versant psychopathologique de l'exclusion sociale. " (p.294). Quant à la pertinence sociale de l'étude, soit l'intérêt de cette contribution pour les populations concernées, elle ne doit pas être voilée par ce constat fataliste de l'auteur : " Je pense en avoir soulagé plusieurs. Je sais n'en avoir guéri aucun " (p.12). On regrette cependant de voir l'auteur tomber de temps à autre dans un misérabilisme social médiatique qui entraîne l'étude dans des clichés inutiles...

Compte rendu : Laurent JEROME